

Marie-Christine Jeanniot

Marguerite Duras  
à 20 ans  
L'amante



## Dans la même collection

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

JEAN GENET À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

ERNEST HEMINGWAY À 20 ANS, Luce Michel

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

**Collection dirigée par Louis-Paul Astraud**

ISBN : 978-2-84626-286-6

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert  
[www.audible.com](http://www.audible.com)  
La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande  
[contact@audible.com](mailto:contact@audible.com)

3 octobre 1933, dans le port de Saigon, capitale de l'Indochine française – aujourd'hui Hô Chi Minh-Ville, au Vietnam –, Marguerite Donnadiou, 19 ans et demi, est accoudée au bastingage du *Porthos*. Elle regarde une dernière fois les rives de sa terre natale et les eaux jaunes du Mékong, encore lourdes des pluies de mousson. Lentement, dans un mugissement plaintif, le paquebot de cent soixante mètres de long s'arrache au quai. La compagnie Air France vient d'être créée, mais un envol trop brutal ne conviendrait guère à cette seconde naissance. En revanche, un bateau arborant le nom de l'un des trois mousquetaires d'Alexandre Dumas est un parrainage littéraire et guerrier assez approprié à la situation d'une jeune bachelière partant à la conquête de Paris. À la distribution des prix du

12 juillet, l'élève de terminale, section philosophie, inscrite en annamite première langue vivante, n'a pas remporté de lauriers, mais qu'importe, elle a réussi le baccalauréat. Un sésame pour l'université, dont, à l'époque, peu de femmes peuvent se prévaloir. Marguerite Donnadiou a choisi l'instrument de son combat : ce seront les mots, comme elle s'en souviendra cinquante ans plus tard, devenue pour tous Marguerite Duras, dans son roman le plus lu, *L'Amant*. « Je veux écrire. Déjà je l'ai dit à ma mère : ce que je veux c'est ça, écrire. Pas de réponse la première fois. Et puis elle demande : écrire quoi ? Je dis des livres, des romans. Elle dit durement : après l'agrégation de mathématiques tu écriras si tu veux, ça ne me regardera plus. Elle est contre ce qui n'est pas méritant, ce n'est pas du travail, c'est une blague – elle me le dira plus tard : une idée d'enfant. »

Ce jour-là, elle part à la conquête de son indépendance, lestée d'une adolescence douloureuse. Avec, dans sa valise, des robes, pour danser ! Certes, elle rêve à Paris, la Ville lumière, où elle a commencé à goûter vie culturelle et début de liberté, au cours de la précédente année scolaire, lors d'un premier et bref séjour avec sa mère et ses frères. Mais, sur le quai des messageries maritimes, outre la lourde silhouette de sa mère Marie et celle de l'un des jeunes pensionnaires de celle-ci, à côté de la stature bien-aimée de

son second frère, Paul, ne perçoit-elle pas l'ombre d'un souvenir? La petite silhouette d'un jeune homme malingre, qui l'empêcherait de détacher tout à fait son regard de la terre. Là, cachée dans une Léon Bollée noir – la couleur des riches – à peine visible, et pourtant comme imprimée dans sa mémoire, l'ombre d'un homme réel, « l'amant », l'Annamite de ses 15 ans qui accompagna effectivement son départ, depuis le quai, lors de son précédent embarquement en février 1931. La trace de cet homme connu quelque trois ans auparavant est encore vive, mais déjà recréée. Elle l'exploitera bien plus tard, dans les toutes dernières pages du roman qui lui vaudra le Goncourt à 70 ans.

Pour l'heure, Marguerite est fragile et seule. Une petite brise s'élève à mesure que le bateau gagne la haute mer, tiré par ses remorqueurs. Elle emmêle ses très longs cheveux, lâchés sur ses épaules : une chevelure qu'elle ne coupera qu'à 23 ans, une fois son indépendance conquise. La jeune fille rêve. Son occupation favorite : laisser se réfracter en elle la réalité, en capter les mille échos colorés. Elle a tout son temps, elle ne fait qu'entamer le premier des vingt-six jours de voyage au cours desquels elle va commencer à vieillir, à prendre un visage autre que celui de la fille d'une famille de « voyous blancs », comme elle l'écrira plus tard dans *L'Amant*, la fille qu'elle a, jusqu'ici, toujours été.

Elle n'a rien à perdre en quittant une colonie au sein de laquelle sa famille d'enseignants, attachée au travail et au gain plus qu'à l'apparence, est restée assez en marge de la bourgeoisie d'expatriés. Et tout à gagner : la réussite d'une jeune femme qui prétend à des études supérieures pour se tailler une place dans la société commence à ne plus être une utopie dans la capitale française. Partir s'inscrit dans la logique du parcours scolaire que son institutrice de mère, Marie Donnadiou, lui a dessiné en l'inscrivant en troisième au lycée Chasseloup-Laubat de Saigon, au lieu de la maintenir en primaire supérieur – formation qui fut la sienne – sans oser prétendre au baccalauréat. Il n'existe pas d'université accessible sans traverser l'océan et regagner la métropole. Marguerite Donnadiou a demandé à sa mère à être émancipée : à l'époque, on n'est majeur qu'à 21 ans. Celle-ci a d'abord refusé, puis accepté. Marguerite est bien décidée à vivre sa vie, heureuse que sa mère lui ait, au moins, rêvé un avenir.

De cette mère, elle a hérité ténacité, courage, obstination. Avant l'embarquement, les deux femmes se sont livrées à l'une de leurs pratiques quotidiennes : l'affrontement. Dur, obstiné, aveugle, de chacun des côtés. Marie n'a jamais su aimer sa fille comme celle-ci l'aurait souhaité. Elles sont la fois trop proches et étrangères l'une à l'autre. Pour Marie Donnadiou, écrire, ce que souhaite faire sa fille Marguerite, la

dernière de ses trois enfants, la plus douée, elle le sait, est un jeu sans importance.

La jeune fille se sent bien sur le bateau. Ce paquebot est une sorte de ville flottante qui appartient depuis toujours à son univers d'enfant blanche de l'Asie. Un mélange de deux mondes. Une transition souple. Dans ces quasi-rues, ces bars, ces salons, où l'on croise de passionnants inconnus qu'on ne reverra jamais, elle sent déjà la France. Il y traîne aussi de galants cavaliers, heureuses trouvailles pour des femmes souvent, à l'époque, sans autre perspective de vrai voyage que cette traversée, et qui choisissent de se laisser aimer.

Marguerite flotte, sachant que cette traversée est, cette fois, sans retour. Elle goûte la liberté, toute nouvelle, entière, qui lui est enfin donnée, mais ne peut s'ôter de l'esprit le visage de celle qui lui a toujours refusé son amour. Une mère qu'elle a rarement vue heureuse, hormis sur ces mousquetaires des mers, le temps d'un voyage qu'elles ont déjà fait trois fois ensemble l'année de ses 2 ans, puis celle de ses 8 ans, et enfin celle de ses 17 ans. Les dernières semaines passées avec Marie Donnadieu, la maîtresse d'école venue conquérir un avenir radieux et instruire les indigènes, passent et repassent en boucle dans l'esprit de sa fille : la maison, nouvellement acquise, très belle, vaste, achetée dans un quartier chic et central de

Saigon, tout près de son lycée. Jusque-là, il est vrai, la famille Donnadiou a surtout connu des déménagements chaotiques et impromptus – de Saigon au Cambodge (partie intégrante de l'Indochine, colonie française) en passant par Hanoï – au gré des mutations d'Henri Donnadiou, puis de celles de Marie, une fois veuve. Marguerite n'avait que 7 ans lorsque son père est mort d'une anémie et de dysenterie, à 49 ans. Il était parti se soigner en avril 1921, n'était jamais revenu de France. L'errance géographique, liée au statut d'enseignants coloniaux, a toujours caractérisé cette famille. Mais après la mort du père de Marguerite, elle s'est doublée d'une forme de marginalité sociale. Solitaire, ambitieuse, acharnée au travail et âpre au gain, Marie Legrand, paysanne du pays de Fruges, dans le Pas-de-Calais, promue institutrice après son passage à l'école normale de Douai, très désireuse de gravir les échelons du fonctionnariat colonial, est demeurée attachée au corps des gens du primaire, chargés d'enseigner aux indigènes. Henri, lui, malgré un poste d'enseignant au lycée Chasseloup-Laubat de Saigon de mai à novembre 1917, suivi de la direction du collège du Protectorat, à Hanoï – établissement le plus important en nombre d'élèves de toute l'Indochine mais chargé du primaire supérieur indigène –, a fait preuve d'un esprit trop indépendant et d'une constitution



physique trop fragile pour avoir le temps d'installer sa famille dans la bonne société blanche indochinoise. De sorte que jamais Marguerite n'a véritablement été intégrée à la vie des jeunes blancs de son âge. Même pas quand elle fut élève au lycée de Saïgon où elle raconte s'être fait fort peu d'amis, intimidée par les enfants de planteurs, habituée à ne fréquenter que des gens de condition modeste, postiers ou douaniers, situés, dans la hiérarchie sociale, aussi bas que les enseignants du primaire.

Cette dernière année, passée seule avec Paul et leur mère, aura été la meilleure de sa vie, comme elle le confiera à ses carnets au début des années 1940. «Ma mère s'habitue à cette fille qu'elle n'aimait pas beaucoup mais qu'elle se mettra probablement à aimer pendant cette année. Après, elle m'oubliera. Le fils aîné recommencera à être son seul enfant. Je sais que c'est faute de cet enfant qu'elle me garde auprès d'elle. Mais je l'aime au-delà de cette connaissance que j'ai d'elle et qu'elle n'a pas d'elle-même.» La jeune fille sait qu'à l'arrivée elle ne sera déjà plus tout à fait la même; que ses 19 ans, en quelques nuits, pèseront d'un autre poids sur ses épaules. Elle se sent «l'âme errante et instable des gens qui embarquent», elle se laisse envelopper «par le mystère des eaux» qu'à l'autre bout du monde, Fernando Pessoa a mis en rimes en 1914, l'année de sa naissance.

Elle pressent qu'elle est loin d'être libérée de la femme avide et frustrée qui lui a certes donné la vie mais a tissé son enfance de désespoir et de solitude. Une femme qui l'a battue violemment, nourrie avec acharnement – quand elle n'oubliait pas de le faire –, qui a renoncé à véritablement l'éduquer, tant elle était submergée par un violent sentiment d'abandon, d'isolement, et par l'obligation d'avoir à lutter pour survivre, en assistant à l'effritement de ses rêves. Marguerite, bien sûr, aurait eu besoin d'une mère chaleureuse, au moins un peu, pour l'aider à grandir. Elle regrettera toujours de n'avoir jamais eu de modèle et peuplera ses livres de femmes de passage – d'Anne Desbaresdes à Anne-Marie Stretter – qui, dans ses rêves, l'auront séduite et consolée à leur manière.

Paradoxalement, ce qui fut une relation asservissante de la mère à la fille rend la séparation plus complexe que ne l'aurait fait un vrai lien d'amour nourricier. Plus de cinquante ans après, Marguerite en parlera encore: «Je suis encore dans cette famille. C'est là que j'habite à l'exclusion de tout autre lieu. C'est dans son aridité, sa terrible dureté, sa malfaisance que je suis le plus profondément assurée de moi-même...» (*L'Amant*).

Quand, en pleine nuit, au cours de cette traversée, ou d'une autre (ainsi, du moins, l'a-t-elle reconstruite dans *L'Amant*), elle va apprendre la

mort d'un jeune homme de son âge – qui se jettera à l'eau –, elle s'en trouvera bouleversée. Ce corps, comme avalé par l'océan, aurait-il pu être le sien ? On peut le penser, en la lisant décrire le désespoir de celle qui, à son tour, se jette à l'eau, tout juste après avoir pleuré sur son amour perdu, son amour de Cholen. En tout cas, cette chute résonne en elle, profondément. Des années après, ces événements réels, reconstitués avec plus ou moins de précision chronologique, vont se retrouver dans ses écrits. Dans *La Vie matérielle*, publié trois ans après *L'Amant*, elle mêlera encore au suicide du jeune homme, sur le bateau, l'amour perdu de Léo, le soi-disant Chinois : « Je l'ai aimé après que je l'ai quitté, très exactement sans doute au moment où on m'a parlé du suicide de ce jeune homme, de cette disparition dans la mer. » À peine l'a-t-elle perdu de vue, son pays d'enfance, où jamais elle ne cherchera à retourner, qu'elle commence à en faire un poème. Elle l'aime, cette terre imprégnée d'eau et de chaleur dont la langue a bercé ses jeunes années d'une musique si particulière. Elle laissera se perdre et mûrir au plus profond de ses souvenirs les odeurs, images et sons, aurores et souffrances, jusqu'au jour où elle les autorisera enfin à s'échapper, pour leur redonner vie, les recréer.

Du Paris dont elle n'a eu qu'un avant-goût durant l'année scolaire 1931-1932, elle rêve et se souvient

avec excitation : théâtre, patinoire, attentions délicates d'un amoureux galant qui lui offrait fleurs et sorties avant d'être expédié en Angleterre par ses parents. Elle et lui avaient franchi les limites convenant à la bonne société de l'époque : elle était enceinte, les parents du jeune homme payèrent pour la faire avorter, sans qu'elle ait besoin d'en parler à sa mère : il ne fallait pas laisser de traces.

À 19 ans, Marguerite est donc loin d'être naïve. Elle a déjà commencé à se nourrir et à souffrir de l'amour des hommes. Elle y aspire, autant qu'elle le redoute et ne peut y croire. Ce sera, avec l'écriture, la grande affaire de sa vie. Sur le pont des premières classes (le billet a été payé par l'administration coloniale), entre deux parties de palet, elle commence à flirter avec un copain de classe, Roger Montlahuc. Cet amour-là ne durera que le temps de la traversée. Ils s'écriront, un peu, mais rien de plus. Bien agréable, tout de même. Si peu aimée, Marguerite aime séduire.

En un voyage, la jeune fille a pris le visage qui restera le sien jusqu'à 25 ans : « Ce vieillissement a été brutal [...] Ce visage-là, nouveau, je l'ai gardé. Il a été mon visage... » (*L'Amant*). Un visage que ne devaient pas reconnaître ceux qui l'ont rencontrée à Paris l'année précédente. 1931 ? C'était il y a cent ans ! Quand le 28 octobre 1933, la jeune fille

débarque enfin à Paris, celui qui l'attend sur le quai de la gare, Pierre, son frère aîné, reçoit ce nouveau visage, victorieux, en plein cœur.